

Le ruban de la machine à écrire

MICHEL AMATO

Il était une fois un homme qui écrivait des histoires et ne les vendait pas. Il les écrivait et les fourrait dans un tiroir. Vu que personne ne semblait les apprécier, il devait s'en faire une raison et les ranger à l'abri, quelque part. Un jour, il écrivit une excellente histoire... meilleure que toutes celles qu'il avait déjà écrites et la rangea elle aussi avec les autres. Ces histoires contenaient des personnages, eux mêmes dévoués à leur auteur et, un jour alors qu'il ouvrait le tiroir, il découvrit que ses feuillets étaient vierges, sans plus un brin d'encre dessus, cela sous entendait que son œuvre était perdue, quelque part.

Les personnages étaient sortis des feuillets. Ils étaient tout noirs, faits d'encre de machine à écrire, d'encre de ruban. Ils s'étaient cachés sous le meuble de crainte que leur créateur n'apprécie pas leur matérialisation massive et le fait qu'ils eussent quitté les feuillets sans lui avoir demandé son accord. Les personnages se mirent à trembler lorsque l'auteur cria et jeta en l'air les feuillets vierges. Il crut d'abord à une plaisanterie de mauvais goût, voire à un larcin, une duperie. En fait, cela ne pouvait être que ça et l'auteur hurla de désespoir, un cri si

plein de rage que les personnages se blottirent les uns contre les autres.

En criant, l'auteur s'aperçut qu'il y avait une auréole au plafond. C'était une auréole jaune comme une onde qui allait s'élargissant pour devenir plus foncée sur les bords. Cela l'intrigua. Y aurait-il eu chez le voisin une inondation qui aurait pris pour cible le meuble où il rangeait ses histoires ? L'eau se serait gentiment égouttée du plafond pour laver les feuillets de leur encre ? C'était plausible mais peu vraisemblable. Les feuillets étaient vierges et sans la moindre trace d'encre ! Rien ! Il escalada le meuble et toucha l'auréole. Elle était sèche.

Le fait est qu'il était descendu du meuble et qu'il en était à piétiner les feuillets devenus aussi blancs que la neige. Les personnages voyaient ses pieds nus et ses mollets. Il était poilu et possédait même des touffes de poils sur chaque orteil. Eux n'avaient pas de poil. Ils sentaient juste sur leurs corps une substance qui ressemblait à ce combustible qu'on fourre dans les réservoirs d'avion. D'ailleurs, ça les étonna de sentir si fort l'essence alors qu'ils n'avaient rien à voir avec l'aviation. Aussi, toujours blottis les uns contre les autres, ils regardèrent avec effroi les pieds de l'auteur bouger dans la pièce.

Les personnages sentaient que l'auteur réfléchissait sur cette double découverte, les feuillets vides et l'auréole du plafond. L'envie lui prit de monter chez le voisin pour lui sonner un bon coup de clairon matinal si, bien sûr, c'était lui le fautif de l'auréole et, par voie de conséquence, de la disparition de ses histoires ! Il était encore sur le meuble en train de tâter le plâtre sec du plafond. Il minauda avec cette tête qui lui allait si bien quand il avait l'impression de s'être fait avoir sans savoir d'où ça venait.

L'auteur, qui avait perdu le sens de l'humour dont chaque histoire était bien pourvue, se laissa tomber sur le lit, inspectant toujours le plafond et recherchant une explication. Ses pieds qui sentaient le savon écrasaient les feuillets. Il venait de se doucher et gardait sa serviette autour de la taille. Le meuble

était dans la chambre, à côté du lit. Il jura, pesta, se mordilla les lèvres puis se remit à fouiller autour du meuble. Et c'est en se penchant sur les feuillets qu'il les découvrit ; il resta un instant immobile et stupéfait devant la troupe de petits êtres. Ils étaient vraiment beaucoup.

Cent quatre vingts ! Un régiment ! Une population ! Une ethnie à part entière ! Ils étaient tous là, les bons comme les méchants, les doux et les brutes, les anges et les salauds. Il y avait même les animaux dont l'auteur s'était servi pour mettre en scène quelques histoires. Mais les histoires alors, où étaient elles ? Seuls demeuraient les personnages. Seuls, ils étaient là, effrayés, apeurés, formant cette grande troupe qui ne bougeait plus. Combien étaient ils ? Qu'allait il en faire ? Fallait il les nourrir ? Les vêtir ? Leur parler ? D'ailleurs, parlaient ils ? Aussi se pinça-t-il pour vérifier qu'il ne rêvait pas.

Il ne rêvait pas. Mais d'abord, puisqu'il ne croyait pas en ce qu'il voyait, comme s'il s'agissait d'un tour ou d'une hallucination de son esprit pris dans une sorte de faux rire qui était plutôt nerveux que sérieux, il demanda à celui qui semblait être le chef « qui êtes vous ? » Le digne représentant ne trembla pas et s'avança pour regarder l'auteur dans les yeux. Nous sommes des créatures, celles que tu avais imaginées et avec qui tu as écrit de si belles histoires. On t'appartient. On est à toi. Tu ne nous reconnais pas ? demanda humblement le petit être à l'auteur.

L'auteur se réserva le droit de répondre. Il se contenta de hocher du menton et de s'habiller. Il n'était pas question que sa progéniture le vît en cet accoutrement et qu'ils se foutent de sa gueule. L'auteur avait déjà entendu parler de ce genre de créatures. Il ne crut pas un seul instant le représentant des petits êtres. Ils étaient toujours sous le meuble, attendant que l'auteur dise quelque chose, mais il en était déjà à réfléchir et à s'habiller, ce qui était assez pour quelqu'un qui venait de perdre un tas d'histoires et était en retard pour partir au boulot.

Les petits êtres savaient que leurs vies étaient entre les mains du créateur. Ils l'avaient toujours su et, à ce jour, plus que jamais.

De bons coups de taloche sur la tronche et adieu les amis, ravi de vous avoir connus ! Non, le créateur ne pouvait pas faire ça ! D'ailleurs, ce dernier était penché sur eux et les regardait plus en détail. Bon, dit-il, je vous garderai dans une boîte pour ne pas vous perdre. Et il alla chercher un carton au placard. Un grand carton. L'emballage de la machine à écrire avec laquelle il écrivait de si belles histoires. Ensuite, il fit entrer les petits êtres dedans et il se rendit à son travail.

Dans les jours qui suivirent, l'auteur perdit son emploi. Pour ne pas crever de faim, il rognait ce qu'il put. C'est à dire rien. Rien est une chose qui offre beaucoup d'absence, de vide, d'al légresse et une patience colossale quand il dure et s'insinue dans l'estomac, se frottant contre les parois. Rien forme comme des bulles et celles-ci finissent par éclore et donner plein de soleil, des petits soleils rongés qui réchauffent et font apparaître des constellations, des étoiles assez proches de celles qui existent déjà autour de la terre. Rien est un trou.

Les jours qui suivirent le trou alimentaire de l'auteur, les petits êtres restèrent en boîte comme des maquereaux à l'huile ou des quenelles au saumon, afin que le créateur eût une idée. Maintenant, l'auteur se retrouvait avec un tas de personnages et rien d'autre. Car ses histoires avaient foutu le camp et il les avait, eux, en échange, comme s'il y gagnait au change. Quoique cela l'empêchât de pondre d'autres histoires de crainte que de nouveaux personnages apparaissent comme ceux qu'il avait déjà et que bientôt, il soit envahi par une foule considérable de petits êtres à la peau couleur de ruban de machine à écrire.

Mais puisqu'il avait perdu ses histoires et gagné en échange, disons, une ribambelle de petits êtres faits d'encre à ruban de machine à écrire, que pouvait-il en faire maintenant ? Sans doute s'en servir pour mettre quelque chose dans son assiette ? Cela n'était pas si bête, surtout qu'il avait faim et qu'il fallait trouver un moyen de remédier à cette faim. Mais comment ? En tant qu'auteur, c'était à lui de trouver des idées. Or là, il n'en avait

pas. La faim lui ôtait toute idée. La faim formait une crevasse, un trou, un trou géant, et c'est tout.

Les petits êtres l'aideraient. Mais comment ? Irait il les exhiber comme des monstres de foire ? Les montrer en spectacle ? Leur faire faire un numéro de claquettes ou de haute voltige pour récolter quelques pièces ? En voilà une idée ! Un début d'idée. Et où les exhiberait il ? Dans la rue ? Le Métro ? Ça comportait des risques ! Et si quelqu'un l'agressait pour lui prendre ses petits êtres et... faire fortune ! Comment ferait il fortune ? Voilà la vraie question. Penché sur la boîte, il pensa à la télévision. Oui, la télévision. Il prit la boîte et la posa dessus

Dans la boîte, les petits êtres entre eux pouvaient être épouvantables, psychotiques, névrotiques, acariâtres ou parfois paisibles et taciturnes. Dans le noir total, ils n'éprouaient pas spécialement d'envie particulière, sinon être, exister étant bien assez pour des créatures qui, au delà de tout, n'étaient rien qu'une alchimie de poussière d'encre recomposée avec des éléments dépendant uniquement du créateur, et celui ci avait ouvert le couvercle de la boîte pour s'adresser à leur représentant à qui une longue barbe avait poussé, plus blanche qu'un cou de colombe.

Bon, dit l'auteur, devenu créateur à leurs yeux, je n'irai pas par quatre chemins ! Écoutez moi, je suis aux abois ! J'ai faim ! Je n'ai rien becqueté depuis des jours et je n'ai pas l'intention de me laisser crever, si vous voyez ce que je veux dire ? Combien d'écrivains se sont laissés crever comme ça ? suicidés ? parce qu'ils n'arrivaient pas à tirer trois kopecks de leurs écrits ou parce qu'on refusait bêtement de les publier ? Combien ? Dois je vous énumérer la longue liste, mes amis ? Inutile... De plus, puisque j'ai perdu mes histoires et que je vous ai à leur place, il serait bon de vous trouver une occupation. Puis il ajouta, Ça vous botterait de passer à la télévision ?

La télévision, ça bottait pas mal aux petits êtres, surtout si cela pouvait aider leur créateur à se nourrir, et même, tant mieux, dirent ils. Pourvu que ça marche ! Bien entendu, l'auteur

voyait déjà l'argent gonfler ses fouilles, les sentir pleines de billets et de chèques fraîchement signés. Il décrocha le téléphone et demanda à parler à un responsable d'une chaîne de télévision connue... Seulement, il n'eut affaire qu'à un sous-fifre qui ne crut pas un traître mot de ce qu'il avançait. Sûr, il n'arrivait déjà pas à fourguer les histoires qu'il écrivait, comment arriverait-il à vendre celle qu'il racontait au téléphone et où il était question de petits êtres faits de ruban à encre de machine à écrire ?

Quand l'homme lui raccrocha au nez, il rouvrit la boîte et demanda à la troupe. Et vous ? Vous n'auriez pas une petite idée qui me donne à becqueter ? Si encore je touchais le chômage, mais ces ordures ne veulent rien me donner ! Alors les amis ? Vous qui semblez malins... vous n'auriez pas une idée ? Les petits êtres étaient, naturellement, malins, et ils suggérèrent un plan à l'auteur. Il les cacherait dans une boîte, dans une petite épicerie. Lorsqu'elle fermerait, les petits êtres lui ouvriraient la porte, ainsi pourra-t-il faire ses courses. Ma foi, admit pensivement l'auteur, pourquoi pas ?

Il éprouvait néanmoins des réticences à pénétrer dans un négoce de cette manière. C'était du vol mais avec l'aide des petits êtres dans la boîte, ç'allait être, hum, du gâteau ! Quoiqu'ils étaient quand même petits, les êtres ! Et ils n'avaient pas beaucoup de force dans les bras ! Cet exercice serait incontestablement difficile et périlleux mais non irréalisable. Là, dans un premier temps, il devait recruter les meilleurs, ceux qui étaient les plus susceptibles de se lancer dans ce genre d'expédition, et ensuite, les entraîner à partir de pitons, piquets, cordages, en les initiant à quelques parcours du combattant. Qu'ils fussent prêts pour l'aventure. La cible : une supérette de quartier. Ils passèrent à l'action.

Ils furent trente au nombre. Il y avait un chef, Arthuras, que chacun nommait le Chevalier Pissenlit. Antonio, le second couteau, Xila, l'éclaireuse, Allita, la guerrière d'arme, Hilde, le tueur silencieux, Pic, la sorcière, Othar œil de bouc, le stra

tège, Vilius le vilain, le dynamiteur, Bella Dori, la samouraï, Romus, la grande gueule, Philomène, la charmeuse, et vingt autres guerriers tous dévoués à leur créateur, vêtus comme des ninjas masqués, armés jusqu'aux dents. Il les installa ensuite dans un carton et laissa le carton sous une étagère de supérette où il acheta au passage un petit paquet de bonbons pour ne pas éveiller l'attention.

A minuit, le commando passa à l'action. Ils avaient une heure pour neutraliser le système d'alarme et permettre à l'auteur d'entrer en lui ouvrant gentiment la porte de secours. Et ainsi, l'auteur récupéra le commando et fit ses courses comme un vulgaire consommateur qui, plutôt que de faire ses achats le jour, les fait la nuit, toutes lumières éteintes, ne choisissant pas exactement ce qu'il voulait mais ce qu'il pouvait discerner dans l'obscurité. Ce fut bref et quand ce fut fini, l'auteur rentra chez lui, ayant mis les aliments dans un sac à dos, et portant les petits êtres dans le carton.

L'auteur était ravi car il allait maintenant manger et cela le remettait d'excellente humeur. Le plan avait marché et il prépara un bon gros festin pour oublier cette semaine de misère qu'il venait d'endurer. Les petits êtres étaient en liberté chez lui. Le plus souvent, bien sûr, ils restaient à hauteur du sol car ils n'étaient pas assez grands pour se positionner sur les meubles, mais certains y parvenaient. Les plus vaillants étaient des grandes gueules qui braillaient à tort et à travers. Souvent cela énervait l'auteur qui les entendait marmonner en bruit de fond. Ça devenait même parfois insupportable. Aussi leur ordonnait-il de réintégrer le carton et vite fait ! non mais ! Sans déconner !

Seulement, c'était devenu tellement simple que l'auteur avait perdu tout sens du devoir. Lorsque ses placards étaient vides, il recommençait l'opération et, de temps à autre, il faisait même des extras en plaçant les petits êtres dans des lieux qui n'étaient pas forcément des supérettes ou des épiceries. Ce n'était donc pas de gros vols, juste un moyen de ne pas mourir de faim et de s'offrir de petites choses insignifiantes. Bien entendu, les

petits êtres étaient devenus ses complices. Tout leur était dû. Ils jouaient en liberté dans l'appartement, se chamaillaient, chantaient, dansaient, faisaient toutes sortes d'acrobaties qui se finissaient en pugilat général ou en concert de ronflements.

Dire que l'auteur vécut heureux serait faux mais il avait trouvé sa part de bonheur avec les petits êtres qui, au fond, avaient fini par s'occuper de tout ! Lui ne faisait quasiment plus rien, plus de ménage, de lessive, de vaisselle, de repassage. C'était devenu le roi. L'auteur pétunait des cigares bon marché et sirotait du bon vin en continuant à écrire des histoires sur des cahiers qu'il volait dans les épiceries. Les petits êtres, eux, lui étaient dévoués jusqu'à la mort. Ils se seraient pliés en quatre pour lui. L'auteur appréciait. Il avait l'impression d'être une sorte de dieu dans un monde fantastique où, bien sûr, c'étaient eux les anges. Avait-il besoin de ci, de ça, untel y allait, tel autre le secondait. Tout ce que les petits êtres pouvaient faire à sa place, ils s'en chargeaient, tels des djinns ou des fées

L'auteur continua à écrire des histoires et à ne pas les vendre, et les petits êtres, à vivre auprès de lui jusqu'à la fin. Restés cachés, les petits êtres ne furent montrés à personne et d'aucun ne pourra dire un jour les avoir rencontrés. Et quand l'auteur mourut, les petits êtres s'occupèrent encore une fois de tout, des funérailles et de creuser. En plusieurs nuits, ils élevèrent une tombe dans le jardin, descendirent le corps à l'aide de poulies de harnais et de cordes jetèrent le corps dans le trou puis ils le recouvrirent de terre. Ensuite ils ouvrirent la bible et ils lurent en cœur le début de la genèse. L'auteur s'était envolé et les créatures pleuraient en lisant. Quand la cérémonie s'acheva, ils se regroupèrent alors en file indienne, comme une grande colonne disciplinée recouverte de chuchotements, ils avancèrent droit devant eux, vers l'inconnu.